

Une enfance de rêve et de magie

Enfant de cinq ans environ, pour aller à l'école, je quittais notre maison, avec une djellaba grise et courte, je faufilais entre laurier rose, jujubier et autres arbustes et arbrisseaux, je traversais des champs de blés et d'avoines d'un vert éclatant parsemés de coquelicot, de pissenlit jaune et blanc, des lupins des lavandes, le Paradis je ne connaissais pas, mais des odeurs et parfums jaillissant de toutes ces plantes et plantules me suggèrent un endroit où il fait bon d'y vivre pour l'éternité

Je m'arrêtais souvent pour contempler ces prés où erraient des ovins et bovins broutant paisiblement l'herbe fraîche. La rosée collait encore aux feuilles puis coulait le long des nervures, j'essuyais cette eau avec ma petite main que je faisais passer sur ma langue comme pour chercher saveur édénique de cette nature que j'aimais tant.

Sans presser le pas, je marchais le long de cette petite rivière, je chantais peut-être mais c'était juste pour entretenir cette immuable conversation avec cette eau qui peinait à couler vers son destin; un océan lointain. Il me semble que cette rivière avait déjà compris que, elle et moi, avions un destin en commun, le même chemin qui nous propulsent dans des futurs distincts.

Moi je cherchais des petites têtards, grenouilles vert flaches et fluorescent qui s'échappaient toujours entre mes doigts avant de s'éclipser sous du feuillage ou dans l'eau et j'adorais aussi courir après quelque libellules majestueusement colorées, Je prenais mon temps, je courrais et m'amusais car je savais que l'instituteur allait me demander la raison de mon retard et j'allais répondre que je cherchais la vie et avec un sourire narcissique frôlant l'indifférence allais continuer son baratin sans se soucier de ma réponse ni sérieuse ni farfelue.

Du fond de la classe, je contemplais à travers la fenêtre, la gigantesque et imposante masse rocheuse qui se dressait devant mon avenir, je n'écoutais pas le maître mais le chant des oiseaux, survolaient école, montagne et village qui raisonne encore au fond de mes oreilles comme une étrange symphonie, mais agréable mélodie.

Le temps autre fois s'écoulait lentement et nous permettait de contempler les gestes des hommes et des bêtes, le balancement des plantes feuilles, le déhanchement des branches des arbres au grès des vents.

Je regardais des heures durant le ciel rempli de nuage grisâtre des champs de blés dansant aux walls des vents, je savais que dame nature voulait danser pour moi juste pour émerveiller mes yeux de gamin

elle irisait ce champ verdoyant de coquelicot rouge et attachant, des pissenlits, jaunes et blancs, et des innombrables fleurs couleur arc en ciel.

Le soir, en rentrant, au fond de la maison une bougie éclairait un coin et pour les autres ne pouvait rien, je m'allongeais face à mon destin, les yeux au ciel pour rencontrer les étoiles à travers l'immense fenêtre ou porte je ne me rappelle plus et commencer un autre épisode de rêves. Je ne savais dormir sans raconter ma journée aux étoiles filantes. Je savourais le silence du ciel me permettant de se glisser entre les lumières comme pour raconter une partie de ma journée à chaque étoile qui brillait dans mes yeux.

Plus important que l'école, je me fixais comme devoir de circuler et même de courir en faisant attention de ne pas toucher ces petites lumières suspendues à ce fameux géant écran noir qu'est la nuit. Heureux le gamin en moi tentais souvent d'en attraper sans se soucier ni des brûlures ni de l'immense déception quant au petit matin, une voie féminine et affectueuse te rappelle qu'il est temps de se réveiller

Rapidement cette grande déception se mélange à une euphorie intense juste parce qu'une voie oiselières me rappelait qu'une nouvelle belle journée allait commencer et j'aurai encore ma grande aventure avec la nature qui m'emmènera à l'école et l'instituteur allait de nouveau ignorer ma réponse ni sérieuse ni farfelue.

Oh que la vie est belle lorsqu'elle n'est faite que de rêves. Quel pouvoir magique que le tout puissant nous a offert pour contrer tous les malheurs et les déboires de tout genre. D'un clin d'œil on peut devenir riches forts beaux et heureux. D'un clin d'œil on survole tout un océan pour admirer les couleurs, divers natures et objets, villes et oasis, dunes et humains, oiseaux et ruisseaux, fleuves et engins, steppes et collines, déserts et rizières, kangourous et sauterelles, éléphants et flamants, la vie bouillonnante dans les innombrables biotopes et niches écologiques et des créatures de tout genre et nature ne cessent de brasser et de malmener cet ordre ou désordre que sais-je, sous prétexte de survie menacé et menaçante dans un respect inconditionnel de la loi de la jungle.

Il m'arrive souvent de penser que le bonheur et la joie de vivre ne peuvent qu'être intimement liés aux rêves que nous pouvons créer, entretenir et ne jamais cesser de réaliser ne serait-ce que miette par miette, morceau par morceau. S'énivrer, savourer et prendre son temps pour apprécier le petit bout de ce qu'on vient de faire naître après de multiples douleurs et gémissements, tel un accouchement que seule une femme peut décrire, les larmes auraient alors un goût salé-sucré, et un sourire de soulagement et satisfaction un sentiment de joie sacrée.

Un petit bonheur vient alors de naître et une bouffée de force nous envahit nous permettant de poursuivre nos chemins pour une nouvelle grossesse, un autre rêve-fœtus germera se nourrissant de sang et de sueur, de nos fatigues et efforts de nos succès et de nos pleurs et éclats de rire. Jour après jour le rêve-fœtus grandit et en s'accrochant bec et angle aux chemins les plus escarpés et aux pentes les plus raides qui sûrement mènent au sommet pour enfin savourer le bonheur de survivre et la joie de vaincre.

Bizarre est la vie lorsqu'il est venu le temps de tout quitter alors qu'on aimerait tout garder. Je voulais grandir dans ce coin perdu du monde, auprès des champs de blé et des chants d'oiseaux, auprès du froid lorsque des pluies diluviennes et enragées s'abattaient féroce sur la terre, auprès de chaleur suffocante et accablante lorsque le soleil semblait si proche de nos têtes

Je voulais rester esclave de ce bonheur sans prix ni limite que me procurait les petites prairies verdoyantes où quelques peupliers se dressaient, hautains et fiers de veiller affectueusement sur nos rêves qui n'ont ni racines ni origine et à peine légitime.

Je voulais continuer à m'accroupir de temps à autre pour faire soulever et retourner des petits rochers à l'affût d'insectes et les observer courir pour se réfugier sous un autre rocher que je soulevais aussi et comme Solomon, je les entendais me supplier de les laisser vivre. Je souriais toujours avant de continuer mon chemin et tel encore Solomon je les entendais crier de joie et moi je savourais mon pouvoir et ma capacité, tel Dieu, de doter ou d'ôter une vie.

Au sixième ou septième anniversaire, je me souviendrais toujours de ce grand voyage qui ressemblait plutôt à un déménagement. En effet les grands parents et quelques oncles sont restés au village auprès de quelques vaches, des brebis, des dindons et des petits poussins que je n'ais jamais revus depuis qu'on a commencé à visiter notre ancienne demeure durant les petites et les grandes vacances scolaires.

Maintenant, je vais dans une vraie école avec un grand portail qui s'ouvrait le matin pour nous accueillir à moitié endormis ne sachant guère comment sera l'humeur du professeur. Tôt le matin, les ruelles me rendaient triste car me semblaient immobiles et inertes. Des petits magasins, portes et fenêtres encore closes, des autos collées aux maisons, et quelques passants marchaient la tête basse et enfoncée entre des épaules déjà fatiguées. Les rayons de soleil peinaient à trouver chemin, l'asphalte et les trottoirs, des bennes débordant de déchets, et souvent quelques chiens errants me faisaient peur même si paradoxalement n'aboyaient presque jamais. Ainsi chaque matin j'avais une dose de tristesse qui m'accompagnait et je ne pouvais m'empêcher de me rappeler la grande et vaste nature qui autre fois parrainait au quotidien mes petits rêves d'enfant.

Pas à pas je me dirigeais vers l'école, sources de toutes les lumières, je m'approchais de l'immense portail qui empêchait totalement la lumière du soleil d'éclairer la minuscule cours de récréation. Ce petit espace qui devenait deux ou trois fois par jours une véritable fourmilière; les jeunes couraient dans tous les sens, un vacarme de crie tantôt de rire tantôt d'injures, j'observais les camarades de classe déchainés, débordant d'énergie et cherchant à exprimer tout ce qu'ils n'avaient pas pu dire ou délivrer quelques minutes auparavant devant un instituteur réprimant, autoritaire et intransigeant.

Les moments passés naïvement à la campagne m'ont muri un peu plus et un peu plutôt. En classe, j'étais prêt à comprendre à assimiler et à digérer ce qu'on souhaitait nous faire apprendre. Je savais déjà que les couleurs, les odeurs, les orages et pluies, les pleurs et les rires, le petit ruisseau ou coulait aussi une activité vitale incessante, toutes ces choses jaillissent de ce laboratoire à ciel ouvert m'inondait toujours d'une joie immense et d'un bonheur sans limite.

La vie devenait de plus en plus facile et je me laissais emporté par la musique des lettres, des mots et des phrases que le professeur s'efforçait d'expliquer et que les élèves peinaient à comprendre.

Fraichement arrivé dans cette agglomération, nous nous sommes installés dans une immense cuisine qui deviendra vite notre maison. Dans le coin gauche juste à l'entrée, très proche de la porte, la minuscule cuisine constitué d'un réchaud, une théière, quelques verres et assiettes et un couscoussier. Dans mon esprit, cette cuisine -maison était tellement petite qu'il me semblait toujours que j'y vivais seul avec ma mère. Je n'ai jamais compris ni accepté que j'avais deux sœurs et quatre frères. Ce n'est qu'au fil du temps lorsqu'on déménageait dans des logements de plus en plus grands que ma mémoire enregistrerait mes frère et sœurs un à un sur la liste des membres de ma famille

Le matin pour se laver, se moucher ou faire ses besoins, il fallait traversait la minuscule cours protégée par un grand ciel, pour aller se réfugier dans la salle d'eau, ce petit coin a été le premier luxe que nous sommes permis après avoir quitté notre village.

Au fond de la pièce, deux matelas durs comme du rock, gisaient en angle droit et faisant place à une petite surface ou un tapis merveilleusement irisé, les teinte et couleurs choisis et tissé en quelques semaine par ma mère et sa mère. Oui ma grand-mère, qui vivait avec nous renforçant ainsi le rang familial, un soir pluvieux et orageux, alors qu'elle me racontait l'histoire de ce garçon abandonné par les siens lors d'une transhumance hivernale et qui tremblait de peur, je me voyais entouré de loups effrayants, chiens enragés, hyènes affamée. Des hiboux qui sifflaient comme pour encourager et inciter toutes ces bêtes à me dévorer. Au milieu de la nuit, je quittais le matelas pour me glisser sous l'épaisse

couverture que partageais mes frères et de peur je m'insérais entre eux ne cherchant que protection et refuge le petit matin tardais toujours à venir mais dès que les premiers rayons perçaient la pièce je me sentais heureux.

Je me rends compte maintenant, que je n'avais pas de pyjama pour dormir, et je partais à l'école sans me soucier du vestimentaire, ni me préoccuper du gros nuage menaçant.

À 6 ans j'avais l'aire d'en avoir 10, un peu plus grand que les autres je me précipitais pour me choir au fond de la classe sur une table à double chaises et guettant la première question de l'instituteur et j'éprouvais toujours une grande fierté car j'avais presque toujours la bonne réponse.

Certains maîtres impactent plus que d'autres notre bonhomme d'écolier mais quand je me rappelle la maîtresse du cours de français, je m'estime heureux et chanceux car avec son beau sourire et ses yeux grands de couleurs émeraudes, son petit corps mince et svelte et une voie à peine audible ne cessait de me lancer des fleurs d'encouragement et de félicitation. Je savais qu'elle était fière de moi et comme un orphelin de naissance recevant le premier câlin, un jour quand elle m'a demandé de venir le lendemain une heure avant le début du cours, j'ai passé une partie de ma nuit à penser qu'elle allait me faire visiter les autres quartiers, chics et modernes, de la ville. Je me suis même permis de monter dans sa voiture blanche pour réaliser donc ce rêve dans mon rêve.

Le petit matin tôt en ouvrant la porte de la classe, elle était là, avec une robe rouge et des grandes lunettes agrandissant d'avantage ses yeux et son regard, me passa une pile de cahier des élèves et me demanda d'écrire au début de chaque ligne de la première page les lettres a b c et d pour que les autres reproduisent ma calligraphie. Je n'étais ni content ni fier mais déçu car le grand boulevard de la ville va encore attendre ma visite. Pour venger cette déception, j'ai décidé au fils des années d'avoir l'une des écritures les plus moches et presque illisible. Cependant j'ai vite compris que je peux être leader et meneur et j'ai commencé à développer mon sens d'humours, mes prouesse physiques et mon pouvoir caméléonesque face à divers dangers. L'école devenais peu à peu et paradoxalement un lieu que j'aime détester, un lieu où je voulais explorer toutes les interdictions, un lieu où il fallait retrouver les rêves perdus, je devais persévérer face à cette métamorphose que la ville bâtis de fer et de béton, d'asphalte et de déchets voulais me faire subir. Échappatoire ou prison, je ne savais quoi répondre, mais certes l'école est devenue un amour impossible, un mariage stérile où le divorce n'est que question de temps et je comptais sur mon petit passé pour affronter l'avenir je comptais sans le savoir sur le mimétisme, baguette magique de la nature, pour m'extirper des situations les plus fâcheuses.

Dès mon jeune âge, j'ai su supporter, les coliques intestinales, la rage des dents et les interminables nuits d'insomnie pour une histoire ou une autre par un faux sourire et un beau rêve qui déjouait toujours mon cerveau et qui à son tour ne tardait à m'envoyer ce fameux signal du bonheur et de la joie de vivre.

Peut-on être plus fort que ce que l'on est réellement. Est-il possible de vaincre les douleurs. Serais-je plus heureux si j'apprécie ce que j'ai et dénigre ce que je n'ai pas? Plus humble serais-je, si je vis ce que je suis tel la rivière d'autrefois creusant son chemin sinueux mais toujours vers un même horizon. Ni petite ni grande, les questions qui chauffent ma tête et réchauffent mon sang, me poussaient à des perpétuels changements adaptations et ajustement tel une embarcation au large d'une mer houleuse ou les vagues et les vents voulant ma noyade, me faisaient danser un folklore déjà vécu, ne craignant jamais rien car tôt ou tard le soleil embellirait le ciel et les bourrasques deviendraient brises matinales douces et miséricordieuses. Ainsi j'entretenais ma motivation de vivre, je n'arrivais pas seulement à supporter une douleur, mais je parvenais souvent à sentir une absurde et incompréhensible jouissance, une sorte d'euphorie qui me servait de tremplin magique vers un autre niveau d'excitation tel un électron cherchant un autre stade d'énergie.

À suivre...

Zair khalid,

Né le 01 janvier 1961, au Maroc/ licence en biologie et géologie et un doctorat de troisième cycle en physiologie végétale de l'université Mohammed V Rabat Maroc

/

